

nous demandons si Dieu n'aura pas bientôt pitié de nous et ne nous enverra pas le pain quotidien. A ce moment, un brave soldat vient nous apporter son pain et nous déjeunons. Pendant la journée, notre aumônier, qui est dans la même misère que nous, fait des démarches pour nous procurer des rations. La ville est encore en état de siège ; impossible d'avoir la moindre chose. Sans la charité de quelques soldats qui nous donnent une part de ce qu'ils ont, que serions-nous devenues ? Le dimanche nous trouve dans le même état. Nos Sœurs pleurent de faim à deux pas de l'abondance. Nous redoublons de prières, suppliant Dieu d'avoir pitié de nous. L'heure du dîner sonne. Nous nous rendons au réfectoire improvisé sous le lavoir. Après le bénévolat, nous attaquons le petit morceau de biscuit resté d'Intombi, qui forme le seul et unique mets de notre peu brillant repas. On frappe à la porte : c'est un petit nègre qui nous apporte de la part de sa maîtresse catholique un panier contenant, ô bonheur inespéré ! un plat de riz cuit à l'eau, sans assaisonnement, et quelques petites tartines de pain bis enduites de graisse. Inutile de dire avec quelle avidité nous fîmes disparaître ces provisions qui nous parurent délicieuses. Le lendemain, à force de pourparlers, nous obtînmes nos rations, qui nous furent continuées jusqu'à ce que le gouvernement permit aux marchands de rouvrir leurs magasins.

Le lendemain arriva d'Estcourt le Rév. et bon Père d'Arsy Follis, nous apportant, de la part de nos Mères, un gros sac de provisions. Mais, hélas ! quelle triste nouvelle il avait à nous communiquer ! La chère Mère Saint-Antoine de Padoue était morte quelques jours auparavant ! Il nous sembla que leur épreuve était plus terrible que la nôtre ; nous en étions écrasées ! Nous la connaissions toutes, moi particulièrement ; et nous étions à même de juger de la grandeur de cette perte. Au commencement de la guerre, cette bonne Mère nous avait instamment priées de venir nous réfugier chez elle jusqu'à la fin des hostilités. C'était une preuve entre mille de la cordialité des relations entre nos deux maisons.

Nous nous attendions d'un jour à l'autre à ce que le général Buller et son état-major quittassent le couvent, où ils étaient établis depuis le 1er mars. Mais les choses traînaient en longueur. Il nous fallait nous résigner à la situation très pénible